
Documents sauvegardés

Vendredi 26 juin 2026 à 16 h 21

5 documents

Sommaire

Documents sauvegardés • 5 documents

Courrier International (site web)	22 mai 2026 Les Celtes n'existent pas Dans nos archives. Les Celtes n'existent pas La fragilité du Royaume-Uni tient davantage à l'attitude des Anglais qu'à l'existence d'un peuple celtique distinct en Écosse ...	3
Le Figaro (site web)	27 mars 2020 Qui étaient vraiment les Gaulois? Article extrait du Figaro Histoire: Les Gaulois, de la légende à l'histoire , 132 pages, 8,90€, disponible sur le Figaro Store. ...	7
L'Histoire - Collections	1 juillet 2020 Qui étaient les premiers Français ? Les premiers « Français » et « Françaises » furent assurément des immigrés, et à plusieurs reprises. En effet, les formes humaines successives, comme on le sait, ne sont apparues qu'en Afrique, les plus ...	14
L'Histoire	1 décembre 2014 INTROUVABLES Celtes Les rares auteurs anciens qui mentionnent les Celtes et leur pays (Keltikon) peinent à les localiser (à l'ouest du Rhône, entre Pyrénées et Loire, ou Seine ?) et à les décrire ...	16
L'Histoire	1 mars 2018 Pourquoi Vercingétorix a perdu Vercingétorix Jean-Louis Brunaux Gallimard, 2018, 336 p., 22 E. Il y a bien longtemps que l'on a rasé la moustache et taillé les cheveux de Vercingétorix, notre héros ...	17

Documents sauvegardés



© 2026 courierinternational.com. Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

0Cj4kEcJdl2Z1h1dRk882Inr3bl5IHB_r7GLaSiylS564hJB
EZl4VSENJKmulqNFA5lqH4ANbVsplzPXEOaqaDdu_fdC
Wkw98NgVYopgXHcYJE3

news:20260522-ILW-eddxcoco*c20260522*c064f0e902da367
e26a42a969510e827447c1a69e

Nom de la source

Courier International (site web)

Vendredi 22 mai 2026

Type de source

Presse • Presse Web

Courier International (site web) • 2618 mots

Périodicité

En continu

Couverture géographique

Internationale

Provenance

Paris, Ile-de-France, France

Les Celtes n'existent pas

Simon Jenkins

Dans nos archives.
Les Celtes n'existent pas

La fragilité du Royaume-Uni tient davantage à l'attitude des Anglais qu'à l'existence d'un peuple celtique distinct en Écosse, au pays de Galles et en Irlande, assure ce journaliste britannique, qui appelle à bannir pour de bon l'usage du terme.

[Cet article a été publié pour la première fois sur notre site le 17 décembre 2022, et republié le 22 mai 2026]

Il n'y a pas de Celtes. Jamais un tel peuple n'a existé. Il n'y a jamais eu de nation, de territoire, de tribu ou de langue celte. Le nom vient du mot grec pour "étranger", *keltos*, ressuscité par Edward Llwyd, un antiquaire gallois du XVII^e siècle. Il supposait que des gens parlant des langues proches les unes des autres devaient à l'origine n'avoir constitué qu'un seul peuple. Tout le reste n'est que mythes et conjectures, auxquels s'ajoute la conviction chez les Irlandais, les Écossais, les Gallois et les Cornouaillais qu'ils sont tout sauf anglais.

Et pourtant, en dépit de décennies de

travaux universitaires démontrant le contraire, les Celtes refusent de mourir. Leur amalgame en tant que peuples "non anglais" de l'entité géographique baptisée les îles Britanniques est une toxine qui a empoisonné la composition du Royaume-Uni, en faisant l'un des rares États d'Europe dont l'intégrité est constamment instable. Son Union s'est effondrée en 1922, avec l'indépendance de l'État libre d'Irlande [devenu la république d'Irlande en 1949], et sa pérennité est de nouveau remise en question [par les velléités indépendantistes en Écosse et les nationalistes nord-irlandais]. [En septembre], la tournée de Charles III dans les trois "nations" a eu quelque chose de désespéré.

La théorie de la double invasion

Depuis l'époque de Llwyd, nombreux sont ceux qui ont postulé qu'une invasion massive de "Celtes" avait eu lieu à un moment au II^e ou au I^{er} millénaire avant J.-C., sans doute par la mer du Nord. Des fouilles réalisées au XIX^e siècle en Autriche et en Suisse ont semblé fournir la preuve d'une unique civilisation européenne s'étendant de l'Asie mineure, à l'est, au Portugal, à l'ouest. La théorie voulait qu'elle ait complètement occupé les îles Britan-

Dessin de Jonathan McHugh paru dans The New Statesman, Londres.

niques. Dont les antiques habitants avaient été submergés, et parlaient des versions d'une langue celte longtemps encore après le retrait de l'Empire romain, au V^e siècle de notre ère.

Puis les Celtes avaient été remplacés par les "Anglo-Saxons", d'autres peuples venus du continent européen, au cours d'une invasion si destructrice qu'en à peine quelques générations les gens qui vivaient dans ce qui deviendrait l'Angleterre s'étaient mis à parler une langue qui n'était plus du tout celte : le vieil anglais. Ce récit décrivant un archipel doté d'un patrimoine culturel double, encadré par deux invasions et deux asservissements distincts, a été populaire pendant des décennies.

Comblant un vide chronologique

Au fil du temps, les universitaires ont fini par considérer les deux invasions comme fictives. Dès les années 1950, J. R. R. Tolkien – professeur de vieil anglais à Oxford – ne voyait dans la notion de peuple celte unique qu'une absurdité, "un sac à malices" et un "crépuscule légendaire", avant de faire

Documents sauvegardés

d'eux d'adorables Hobbits. À partir des années 1990, l'anthropologue Malcolm Chapman a décrété que les Celtes avaient été inventés *"pour combler un vide chronologique"*. Le mot était désormais source d'une telle confusion qu'il aurait mieux valu le proscrire.

Avec le développement de l'archéologie étayée par l'ADN, également dans les années 1990, on a pu croire que le débat était clos. Rien ne prouvait qu'il y avait eu des invasions ou des remplacements de population, bien qu'il y ait eu des migrations internes périodiques. Les habitants des îles Britanniques étaient pour la plupart arrivés à la fin de la dernière ère glaciaire, depuis l'Ibérie, en remontant le long du littoral atlantique. Barry Cunliffe, archéologue et historien de la culture celte, en a conclu que ces *"peuples de la mer"* divers s'étaient répandus dans les îles et avaient adopté des versions d'une langue *"celte ibère"* par le biais des échanges commerciaux, sans doute durant l'âge du bronze. Selon lui, ces peuples ne sont donc pas devenus des Celtes, mais des *"locuteurs de langues celtiques"*, même s'il a par la suite regretté de ne pas les avoir plutôt baptisés des *"locuteurs de langues atlantiques"*.

Ce qui laissait en suspens la question de savoir si les langues celtes s'étaient diffusées dans toutes les îles Britanniques. L'ADN montre que là où les rivages orientaux des îles ont été largement colonisés depuis l'Europe du Nord, il était fort possible que ces peuples aient parlé une version de la langue qu'ils avaient toujours parlée. Autrement dit, une langue proto-germanique des peuples occupant le pourtour de la mer du Nord. Cela ne faisait pas plus d'eux des "Germanins" que leurs voisins occidentaux étaient des "Celtes".

Pas de preuve d'un massacre des Celtes

Là, le récit traditionnel était en outre brouillé par l'idée de la deuxième "invasion", censée s'être produite au lendemain du repli des Romains, vers 410 de notre ère. En se fondant virtuellement sur un unique témoignage, celui d'un moine gallois du nom de Gildas, une incursion saxonne était supposée avoir éradiqué ou chassé tous les "Bretons" de la partie orientale de la Grande-Bretagne.

Il s'est révélé des plus ardues de démentir l'existence d'une telle incursion saxonne. La professeure Susan Oosthuizen, en analysant des indices allant de la génétique aux traces d'occupation des sols, n'a trouvé aucune preuve que les "Celtes" auraient été massacrés ou refoulés vers l'ouest après le départ de Rome. Comme l'a aussi souligné l'anthropologue américain Jared Diamond, l'éradication de tout un peuple à une telle échelle aurait nécessité le déploiement d'une armée gigantesque.

Il faut se montrer prudent quand on prétend chercher des racines anciennes à des conflits modernes. Une étude ADN réalisée en 2015 sur le *"peuplement des îles Britanniques"* démontre que leur répartition est d'une diversité remarquable. Les gens du Devon sont génétiquement distincts de ceux qui sont d'origine cornouaillaise, juste à côté ; les habitants du nord du pays de Galles de ceux du Sud, les habitants du Lancashire de ceux du Yorkshire voisin. Il n'y avait pas de "peuple" irlandais ou écossais cohérent sur le plan génétique, et encore moins de peuple celte – seulement une myriade de clans ou de tribus. Ce qui est indéniable, c'est une séparation entre l'est et l'ouest des îles Britan-

niques, qui explique que les plaines de l'Est se sont développées plus vite sous les Romains et après leur départ.

Aucune coalition contre les Anglais

Cette division géographique a rapidement eu une incidence sur l'évolution politique des îles. Aux IX^e et X^e siècles, l'Angleterre a fédéré une heptarchie, sept royaumes. Héritière de la tradition civique et militaire des Romains, elle a prospéré à partir des plaines fertiles de l'Est. Les Anglais se sont alliés et ont fait la démonstration de leur puissance, avançant vers le Nord et l'Ouest, subjuguant le sud-ouest, le nord-ouest et le sud de l'Écosse, terres où l'on parlait des langues celtiques. Jamais, pendant cette expansion, les peuples du pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande ne se sont associés pour faire face aux Anglais.

Ce que l'on a appelé plus tard le "premier Empire anglais" n'a jamais été formellement conquis, même par les Normands, qui se sont efforcés de sécuriser leurs frontières occidentales et septentrionales avant tout par l'assimilation. Les envahisseurs ont implanté dans ces régions des nobles normands ; à l'origine, tant les Fitzgerald en Irlande que les Stewart en Écosse étaient normands. En Irlande, la plupart se sont adaptés à la culture locale et se sont battus entre eux ; quand ils en trouvaient le temps, ils affrontaient les armées d'invasion venues d'Angleterre. Tout ce qu'ils avaient en commun avec leurs voisins prétendument "celtes" au pays de Galles et en Écosse, c'était la haine des Anglais.

Un centralisme anglais à toute épreuve

Au Moyen Âge, le traitement réservé

Documents sauvegardés

par l'Angleterre au pays de Galles, à l'Écosse et à l'Irlande a alterné entre négligence et répression. Contrairement à d'autres régions d'Europe, il n'y avait pas une once de fédéralisme dans les îles Britanniques. Londres passait constamment outre aux décisions des Parlements de Dublin et d'Édimbourg.

Quand les Tudor sont montés sur le trône, assimilation et union étaient devenues des réflexes impériaux. En 1405, le pays de Galles a été assujéti à la couronne d'Angleterre, sa langue et sa culture ont été oblitérées par la loi. En 1536, Henri VIII a décidé que le pays de Galles serait *"incorporé, annexé et uni"* à l'Angleterre. Constitutionnellement, il a disparu pendant presque cinq siècles. L'Écosse a préservé une certaine indépendance du temps des guerres des Trois Royaumes, dans les années 1600, mais des pots-de-vin ont permis de la convaincre de rejoindre le pays de Galles au sein d'une union avec l'Angleterre en 1707.

L'Irlande est restée à part. Condamnés aux yeux de Londres par leur fidélité au catholicisme, les Irlandais se sont révoltés contre la domination protestante. Les Anglais n'ont tiré aucune des leçons de la guerre d'indépendance américaine, tuant dit-on quelque 50 000 Irlandais durant la rébellion de 1798. Ils ont fermé le Parlement de Dublin et, à partir du 1^{er} janvier 1801, ont imposé une nouvelle union avec l'Angleterre.

Les Irlandais laissés seuls

Les nations "celtes" ont connu des sorts divers en deux siècles de domination du Parlement de l'Union, sous la férule de l'Angleterre. Le pays de Galles s'est installé dans son état de subordination, tirant parti de ses richesses agricoles et

minières. Le sud de l'Écosse a prospéré dans le nouvel Empire britannique. Glasgow est pour ainsi dire devenue la deuxième ville de Grande-Bretagne, tandis que les "Lumières" d'Édimbourg étaient saluées par Voltaire en ces termes : *"Nous nous tournons vers l'Écosse pour trouver toutes nos idées sur la civilisation."*

Désormais en déclin, les langues celtiques ont suscité l'intérêt des collectionneurs, la fièvre de la "celtomanie" s'emparant de toute l'Europe. Napoléon lui-même se proclamait descendant d'empereurs celtes. Beethoven composait des chansons irlandaises et écossaises. Mais quand l'écrivain sir Walter Scott est devenu vice-président de la nouvelle Société celtique royale d'Écosse, en 1920, jamais il ne lui est venu à l'esprit d'inviter les Gallois ou les Irlandais à s'y joindre, pas plus qu'il ne s'est hasardé à s'exprimer en langue celtique.

Le celtisme irlandais, lui, a servi de paravent à une résurgence nationaliste. La langue irlandaise s'est muée en un talisman permettant d'échapper aux griffes de l'Angleterre. Une Ligue gaélique a été fondée en 1893, mettant en avant la langue irlandaise en guise de *"rhétorique mobilisatrice"*, mais les Irlandais se plaignaient du manque de soutien des Gallois et des Écossais, à qui ils reprochaient de vouloir se concilier les Anglais.

Ascension cruciale du Parti travailliste

L'ultime affrontement pour l'indépendance de l'Irlande, entre 1916 et 1922, a été une guerre entre l'Irlande et les Anglais, menée par les seuls Irlandais. Quand leur chef, Éamon de Valera, s'est

adressé au Premier ministre britannique Lloyd George en gaélique, ce dernier lui a fort à propos répliqué en gallois, moment symbolique montrant l'incapacité des Celtes à communiquer et à s'allier.

Quand l'Irlande est devenue indépendante, l'événement a été accueilli avec indifférence par les Anglais, comme s'ils étaient satisfaits d'être débarrassés d'un fardeau. Or elle a sans doute correspondu au début de la période la plus stable de "l'union" au Royaume-Uni. L'ascension du Parti travailliste a joué là un rôle crucial, lui qui reposait sur la force électorale de deux régions industrielles, le pays de Galles et le Sud écossais.

Dès lors, le nationalisme gallois et écossais n'a plus été l'apanage que d'extrémistes excentriques. En 1979, quand les électeurs gallois et écossais se sont vu offrir leurs propres assemblées, ils ont refusé.

Préserver l'unité par la décentralisation

Quoi qu'il en soit, la renaissance du nationalisme au tournant du XXI^e siècle est l'un des grands phénomènes de la politique britannique moderne, un phénomène certes passé inaperçu au début. Il a entre autres pour cause les nouvelles tensions autour des identités régionales dans toute l'Europe, mais aussi la centralisation impitoyable du gouvernement de Londres. En 1989, Margaret Thatcher a imposé de nouveaux impôts locaux à l'Écosse, un an avant l'Angleterre, et la réaction des Écossais a contribué à sa chute. Huit ans plus tard, Tony Blair a remis la question de la dévolution sur le tapis, et cette fois, les Écossais et les Gallois ont accepté.

Depuis, les mouvements indépendan-

Documents sauvegardés

tistes en Écosse et au pays de Galles ont atteint respectivement 50 % et 30 % dans les sondages. Si ni l'un ni l'autre ne semblent sur le point d'obtenir leur indépendance à court terme, les jeunes électeurs y sont favorables, ce qui vaut également pour la réunification irlandaise en Irlande du Nord. Le vent a tourné, et il semble annoncer la fin du premier Empire anglais, tout juste un demi-siècle après la fin du dernier Empire britannique.

Les ennuis des unionistes n'ont rien de nouveau. C'est un défi qu'ont dû relever la plupart des gouvernements d'Europe occidentale au cours du siècle écoulé. En réaction, l'Espagne, l'Italie et la France ont marché sur les traces de l'Allemagne et se sont orientées vers la décentralisation. En Bavière, en Sicile, en Corse, en Catalogne et au Pays basque, les gouvernements centraux ont concédé toujours plus d'autonomie pour préserver la démocratie. Ce qui a abouti, le plus souvent, à une authentique dévolution de la souveraineté, y compris dans le domaine fiscal. Après l'avoir autrefois moquée, voilà que l'on s'ingénie maintenant à copier la Confédération helvétique.

Liberté de façade

Même dans le cadre de la dévolution de 2000, Londres n'a accordé qu'une liberté de façade à l'Écosse et au pays de Galles dans le secteur des taxes et du budget. Avec pour résultat que, comme en Irlande du Nord, les économies des deux nations sont devenues encore plus dépendantes des subventions londoniennes.

Il est faux, et politiquement insultant, de mettre dans le même sac Écossais, Gallois et Irlandais en tant que "Celtes", par

opposition aux Anglais. Ce sont des peuples distincts, chacun ayant sa propre histoire.

Le fait que le Parlement britannique, en plus d'un siècle, ait été incapable de créer une union stable en dit désespérément long sur sa maturité politique. Les conservateurs ne sont pas en mesure de débattre de concepts fédéralistes comme la "dévolution totale" ou "l'indépendance light". C'est à cause de tels préjugés qu'ils ont perdu l'Irlande. Et ils semblent aujourd'hui disposés à perdre aussi l'Écosse. Ce qui serait une tragédie aussi malheureuse qu'évitable. Mais si les îles Britanniques se divisent effectivement en trois, ce ne sera pas la faute des "Celtes", mais clairement celle des Anglais.

Cet article est paru dans *Courrier International* (site web)

https://www.courrierinternational.com/article/dans-nos-archives-les-celtes-n-existent-pas_197603_1

Illustration(s) :

Les différentes entités du Royaume-Uni.
Thierry Gauthé/Courrier international

Documents sauvegardés

LE FIGARO

© 2020 Le Figaro (site web). Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

news-20200327-LFF-b8b65c92-1d93-11ea-9fbb-497aff12b716

Nom de la source

Le Figaro (site web)

Vendredi 27 mars 2020

Type de source

Presse • Presse Web

Le Figaro (site web) • 5067 mots

Périodicité

En continu

Histoire

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Qui étaient vraiment les Gaulois?

Lehoërf, Anne

ENQUÊTE - Longtemps victimes des récits et descriptions qu'en avaient faits les Romains, puis de l'imagerie romantique née au XIXe siècle, les Gaulois sont aujourd'hui mieux cernés grâce aux progrès et aux découvertes récentes de l'archéologie.

Article extrait du *Figaro Histoire: Les Gaulois, de la légende à l'histoire*, 132 pages, 8,90€, disponible sur le Figaro Store.

Anne Lehoërf, ancien membre de l'École française de Rome, agrégée d'histoire, est professeur des universités en Protohistoire européenne à Lille. Elle préside également le Conseil national de la recherche archéologique.

« Méfions-nous de l'idole des origines », répètent les historiens dans la continuité de la fondatrice *Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch. Le sujet revient pourtant sans cesse dans l'actualité. Comme s'il nous était nécessaire de nous inscrire dans la plus lointaine filiation. Des décennies durant, les écoliers français ont appris avec plus ou moins de bonheur que « nos ancêtres les Gaulois étaient grands et robustes, blonds aux yeux bleus », comme G. Bruno l'avait écrit en 1877 dans *Le Tour de la France par deux enfants*. La phrase fait sourire aujourd'hui, tournée en dérision. Elle fut néanmoins le fondement des apprentis-

sages de l'école de la République sur les origines des Français - de métropole et d'ailleurs -, qui étaient tous supposés être les descendants de ces fameux « Gaulois ».

» **LIRE AUSSI - « Nos ancêtres les Gaulois »... Histoire d'une expression controversée**

La proposition avait vu le jour au XIXe siècle dans une rencontre entre la construction de la nation et de l'identité nationale et une archéologie naissante qui ambitionnait alors de mieux comprendre des périodes reculées du passé. Au cœur de débats foisonnants, les Gaulois allaient trouver un chemin durable entre histoire et mythe. Si l'on s'amuse désormais quelque peu que les jeunes gens de Martinique ou d'Algérie aient pu recevoir en héritage des ancêtres blonds aux yeux bleus, l'affaire n'en est pas moins sérieuse. Elle a modelé les esprits de nombreuses générations, elle a porté des idéologies, elle a nourri des fantasmes tout en s'appuyant sur certaines réalités historiques. Aujourd'hui encore, de nombreux Français estiment que leurs ancêtres étaient les

Gaulois, sans savoir nécessairement ce que cette réalité recouvre en dehors de deux noms, celui de Vercingétorix, héros romantique déchu lié à la fin de la Gaule indépendante, et celui d'Astérix, qui a forgé - pour leur satisfaction - leur imaginaire de Gaulois sous les traits d'un peuple de bagarreurs indisciplinés et bons vivants. La recherche archéologique du début du XXIe siècle a cependant mis un peu d'ordre, de méthode et de connaissance sur ces Gaulois, leur réalité, leurs origines, leur histoire.

L'empreinte de César et des sources antiques

C'est au proconsul romain Jules César (102-44 av. J.-C.), dans ses *Commentarii de Bello Gallico* (ou *Commentaires sur la guerre des Gaules*) relatant ses campagnes militaires entre 58 et 51-50 av. J.-C., que l'on doit la plupart des noms que l'on connaît pour cette époque de l'espace géographique situé au nord-ouest de l'Italie. Le passage est fameux : « La Gaule, dans son ensemble, est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges (Belgae), l'autre

Documents sauvegardés

par les Aquitains (Aquitani), la troisième par ceux qui dans leur propre langue se nomment Celtes (Celtae) et dans la nôtre Gaulois (Galli). » Les territoires ainsi désignés par César concernent les parties qui sont encore indépendantes de Rome au moment où il se lance dans ses guerres. D'autres ensembles déjà conquis et que les Romains désignent aussi sous le terme de *Gallia* pourraient être ajoutés : la *Gallia cisalpina* (c'est-à-dire l'Italie du Nord) et la *Gallia provincia* (la Provence et le Languedoc actuels).

La *Guerre des Gaules* connut une destinée à laquelle peut-être César lui-même ne s'attendait pas. En effet, si les qualités de l'ouvrage furent louées pour des raisons politiques par Cicéron, le texte, nourri de nombreux détails, resta surtout la seule référence sur ces épisodes. Il fut considéré tour à tour comme une source fiable ou, au contraire, un ensemble de récits sujets à critiques. Si les historiens reconnaissent un certain talent au narrateur comme au combattant, ils mettent aujourd'hui en avant le fait que le point de vue qui prévaut est celui du chef de guerre qui valorise sa bravoure tout en célébrant à dessein l'excellence de ses adversaires, au premier rang desquels se tient la figure emblématique de Vercingétorix.

Les Gaulois ont d'abord été ce que César en a fait. C'est par ses *Commentaires* qu'ils acquièrent une réalité, une identité. La manière de les lire fut capitale dès l'Antiquité et tout au long de la construction d'un territoire qui devint un jour la France. Même sa description des limites des territoires fut interprétée comme traçant des frontières «naturelles» (les Alpes, le Rhin) qui devaient légitimer des frontières contemporaines puisqu'il s'agissait en quelque sorte des frontières «originelles».

Si César contribua à leur assurer une certaine gloire, il ne fut pas le premier à mentionner ces populations du nord-ouest de l'Europe, dont on peina longtemps à déterminer les contours. Les Grecs, dès le VI^e siècle av. J.-C., les citaient sous plusieurs noms. La première trace serait celle d'Hécateé de Milet (v. 548-v. 475 av. J.-C.), qui évoque la colonie phocéenne de Marseille fondée en 600 av. J.-C. près de la Celtique. Hérodote (v. 480-v. 425 av. J.-C.) désigne sous le nom de «*Keltoi*» les habitants et guerriers barbares (c'est-à-dire étrangers pour les Grecs) d'un Occident européen lointain, celui des Hyperboréens. Xénophon (v. 430-v. 340 av. J.-C.) signale la présence de mercenaires celtiques à la solde de Denys de Syracuse face aux Thébains en 369-368 av. J.-C. C'est la première mention de ces Keltoi en terre grecque et la première description de traits de caractère promis à nourrir la légende : guerriers sans pitié, téméraires à l'excès, buveurs sans retenue. Ces traits se retrouvent chez Platon (428-v. 347 av. J.-C.) et Aristote (384-322 av. J.-C.).

À partir du III^e siècle av. J.-C., le nom de «Galates» fait son apparition, que Polybe (v. 208-v. 126 av. J.-C.) emploie de manière complémentaire avec celui de Celtes. Il fait la première description détaillée, au livre II de ses *Histoires*, de la Gaule cisalpine et dresse une liste des invasions celtiques jusqu'en 221 av. J.-C. Son récit de la bataille de Télamon (Toscane) en 225 av. J.-C. fait partie des passages célèbres immortalisant le guerrier celte des premières lignes entièrement nu, redoublant ses hurlements du son des *carnyx* (trompette de guerre). Le livre XXXIV, seulement connu par quelques fragments, contenait une description de la Gaule transalpine. Un siècle plus tard, Poseidonios d'Apamée

(v. 130-v. 40 av. J.-C.) consacre de nombreuses pages aux Celtes, sous un angle que l'on pourrait qualifier d'anthropologique. Ses écrits furent largement utilisés par Diodore de Sicile (v. 90-30 av. J.-C.) ou Strabon (v. 64 av. J.-C.- v. 24 apr. J.-C.) dans sa *Géographie*, et également par César lui-même pour des descriptions de ces populations et de leurs modes de vie. S'ajoutent encore les mentions des auteurs latins contemporains ou postérieurs à la conquête : Tite-Live (v. 66 av. J.-C.- v. 17 apr. J.-C.), Denys d'Halicarnasse (I^{er} siècle av. J.-C.), Tacite (I^{er} siècle de notre ère) dans *Germanie*, reprenant des passages de Pline l'Ancien (23-79).

«Nos ancêtres les Gaulois»...

Le texte de César tomba quelque peu dans l'oubli et c'est au XIX^e siècle qu'il prit toute son importance dans la construction d'une histoire nationale française, elle-même inscrite dans un temps de nationalismes européens. Les Gaulois de la *Guerre des Gaules* connurent alors un nouveau destin, celui d'incarner les ancêtres des Français. Le sujet est complexe car il ne s'agit pas d'une simple application ou déclinaison du texte de César. Face aux Gaulois, comme ancêtres possibles, se dressent aussi des Germains, voire des Celtes si l'on envisage une définition différente et plus large que seules les populations comprises entre Seine et Garonne. S'y ajoutait la volonté de la France, depuis la Renaissance, d'être héritière de l'Antiquité classique, synonyme de «civilisation», plutôt que de peuples perçus comme «barbares». Les Gaulois furent donc une affaire politique et idéologique autant qu'historique, au moment où les domaines disciplinaires se structuraient et les États se redéfinissaient. Dans le contexte des guerres de la France contre

Documents sauvegardés

son voisin de l'Est, le face-à-face entre Gaulois et Germains fut stratégique, en particulier chez Napoléon III (1808-1873), grand promoteur des recherches sur les Gaulois, Alésia et la figure de Vercingétorix.

La première «Histoire» des Gaulois fut l'œuvre d'Amédée Thierry (1797-1873). Son ouvrage *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission à la domination romaine* connut un immense succès dès sa parution en 1828. Il fixa une image des Gaulois qui persista au-delà des nombreuses rééditions - celle du Gaulois aux cheveux blonds et aux yeux bleus -, créa le mythe du héros romantique en la personne de Vercingétorix, inventa une race gauloise descendant de supposés «Aryas». Le texte de Thierry constitua la base des livres d'histoire de France, plaçant les Gaulois en préambule, en figure d'ancêtres, tant chez Jules Michelet (1798-1874) que chez Ernest Lavisse (1842-1922) et bientôt dans les manuels scolaires de la IIIe et même de la IVe République, voire des débuts de la Ve. L'univers mental dessiné par Amédée Thierry domina ainsi la figure des Gaulois pendant plus d'un siècle et demi.

Le regard de l'archéologie

Les «Gaulois» sont pluriels. Ils ne sont pas une invention des auteurs antiques, en particulier de César, mais correspondent à une réalité historique plus complexe et plus subtile que ce que les sources écrites très partielles laissent entendre. Au moment où ils perdent leur indépendance, à la fin du Ier siècle av. J.-C., les sources écrites les ont en partie identifiés (et nommés), sans les avoir réellement compris. Les populations que les auteurs antiques désignent

sous le nom de Keltoi, Galates, Celtes et Gaulois n'ont pas écrit leur propre histoire. D'eux, ne subsistent que les récits d'autrui, quelques inscriptions tardives dont le calendrier de Coligny (Ain), daté de la seconde moitié du Ier siècle, et surtout des traces matérielles. C'est donc par l'archéologie que les Gaulois se comprennent.

Au XIXe siècle, les premiers travaux sur le terrain relevaient de méthodes bien différentes de celles qui sont désormais employées et l'étendue des connaissances était également tout autre. Les Gaulois ont d'abord été abordés dans les premières fouilles archéologiques, les *Commentaires* de César dans une main, une truelle ou une pioche dans l'autre, dans un processus de vérification, de validation du texte antique, éventuellement complété par d'autres écrits. Ce ne fut pas toujours simple et sans confusion chronologique. Le XIXe fut un siècle de découvertes extraordinaires et d'intenses bouillonnements intellectuels, au sein desquels les «Gaulois» tiennent une place qui n'est pas toujours centrale sur le plan scientifique dans une archéologie en plein essor et innovation. Le début du XIXe siècle correspond en effet à une redécouverte des époques vraiment très anciennes qu'aucun texte ne raconte. C'est le temps d'une «Préhistoire» émergente, dont le nom fut fixé en 1867 à l'Exposition universelle de Paris.

Dans les années 1830, l'Europe se dote, par la voix du premier directeur du musée national de Copenhague, Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865), d'un premier cadre temporel - alors mal connu - pour ces périodes: Âge de la pierre (des débuts de l'humanité, alors estimés à 40.000 av. J.-C. environ pour notre ancêtre direct en Europe jusqu'à 2200 av. J.-C.), Âge du bronze

(2200-800 av. J.-C. environ), Âge du fer (800- 52 av. J.-C.). Cette «tripartition» fut ensuite affinée en 1865 par l'introduction du «Néolithique» (de 10.000/7000 av. J.-C. selon les régions, jusqu'à 2200 av. J.-C. pour l'Europe) et enrichie de subdivisions, comme celle de l'Âge du fer en 1874, distinguant un premier Âge du fer (ou Hallstatt, soit de 800 à 475 av. J.-C.) et un second Âge du fer (La Tène, soit de 475 av. J.-C. à la conquête, soit 52 av. J.-C. pour la Gaule). Le temps s'allonge et les découvertes se multiplient bientôt cependant sans que les moyens de datation soient toujours possibles. Les mégalithes (dolmens, menhirs ou cromlechs) furent au XVIe siècle qualifiés de «celtiques» alors que ces monuments datent du Néolithique, entre les Ve et IIIe millénaires avant notre ère. C'est également ainsi que, jusqu'au début du XXe siècle, des ensembles et des objets de l'Âge du bronze furent parfois qualifiés de «gaulois» alors qu'ils avaient précédé d'au moins mille ans l'apparition des Gaulois dans l'histoire. Le guerrier gaulois, y compris Vercingétorix, a alors été revêtu d'un armement qu'il n'aurait pas pu porter, ajoutant un peu plus au mythe et à certains anachronismes.

L'archéologie contemporaine procède autrement. Elle ne rejette pas les textes quand il y en a, mais elle a mis au point des méthodes spécifiques d'investigation, d'enquête et de datation qui ont permis de clarifier cette mosaïque gauloise quelque peu complexe et foisonnante, où se mêlent réalité, science et mythe. Sur la fouille, la moindre trace est un indice pour l'enquête. Grâce aux développements de l'archéologie dite préventive, qui accompagne les travaux d'aménagement, de modestes vestiges sont mis au jour, essentiels pour comprendre ces sociétés dans leur fonction-

Documents sauvegardés

nement et leur histoire dans la longue durée.

Qui sont les «Gaulois»?

Depuis des siècles, des milliers de pages ont été écrites sur un sujet qui reste complexe tant les données sont à la fois abondantes et incomplètes ou partiales. Instrumentalisées et idéologisées, des populations désignées sous le terme de «Gaulois» ont existé. On peut en retenir plusieurs définitions: l'une, restrictive, qui correspond à une assise spatiale comprise entre Seine et Garonne, s'étend aussi vers l'ouest, et fait écho aux mots de César ; une autre, plus englobante, qui désigne des sociétés qui vivaient dans un territoire s'étendant dans les pays actuels de la France et la Belgique, auxquels on peut ajouter la Suisse et le nord de l'Italie, soit une soixantaine de peuples entre le Ve siècle et la fin du Ier siècle avant notre ère.

Cette seconde définition fait écho au terme de «Celts», qui désigne une forme de confédération de ces peuples. Son emploi depuis le XIXe siècle pour rassembler toutes les populations d'Europe depuis les Carpates jusqu'à l'Écosse et la péninsule Ibérique est désormais controversé. Comme celui de «Gaulois», il appartient à l'histoire des textes et à celle de la recherche, mais ils sont l'un et l'autre encombrés d'un florilège de mythes ou simplement d'équivoques ou de potentielles confusions. La notion de «Celts» recouvre tant d'options que même J. R. R. Tolkien (1892-1973) la qualifiait de «*sac magique*» d'où l'on pouvait «*sortir à peu près n'importe quoi*». Pour se dégager de cet imbroglio, les archéologues et historiens privilégient donc aujourd'hui les terminologies scientifiques qu'ils ont peu à peu introduites (premier

Âge du fer/Hallstatt et second Âge du fer/La Tène) et se réfèrent aux siècles, avec des précisions en années lorsque c'est possible.

Les Gaulois - pas plus que les Celtes - ne sont une «race», une réalité unique et uniforme, le produit d'une invasion massive venue d'Orient, comme une certaine historiographie l'a parfois laissé entendre jusqu'aux années 1990. Envisageons leur histoire en procédant un peu comme dans la lecture d'une stratigraphie archéologique, en commençant par la fin, un épisode à partir duquel on essaie de remonter le temps.

La date finale est celle de la conquête, l'événement celui du siège d'Alésia en 52 av. J.-C. La cartographie de la pointe occidentale de l'Eurasie est alors celle d'un ensemble de peuples, de taille et d'importance variables au sein desquels les Arvernes (Auvergne actuelle) et les Mandubiens (nord-est de la Bourgogne, région de l'Auxois) jouèrent un rôle un peu particulier: les premiers pour avoir vu naître Vercingétorix et accueilli la victoire de Gergovie, les seconds pour avoir été le lieu de la défaite qui mit fin à l'indépendance de la Gaule.

La formation de ces peuples ne trouve guère de place dans les récits antiques. L'archéologie met en lumière, à partir du IIe siècle av. J.-C., l'existence à la fois d'un monde agricole très prospère et d'un monde urbain dynamique et en pleine expansion, celui des *oppida*. Ces villes fortifiées, caractéristiques de ces sociétés, se développent alors que les peuples sont stabilisés dans leurs territoires. Les IVe et IIIe siècles av. J.-C. semblent plus agités, marqués par des épisodes de migrations, de conquêtes. C'est à ce moment-là que les récits grecs font entrer les «Celts» et les «Galates»

dans leur horizon. Les auteurs se penchent moins sur leur origine en tant que peuple que sur leur provenance géographique. Le sujet agite très tôt les esprits érudits qui cherchent des ancêtres aux Celtes, les proposant au XVIe siècle comme les fils de Noé dans une filiation biblique qui ne pouvait remonter qu'au déluge avant que l'on invente la «Préhistoire» ou plus tardivement au cœur d'«Indo-Européens» eux-mêmes très largement remis en question.

Au XIXe siècle, les débats s'intensifient sur un sujet qui acquiert une importance nouvelle. Ainsi, les spécialistes des textes antiques tentent d'analyser la place respective de «Celts» et de «Galates», en particulier chez Polybe, pour qui les premiers viendraient des régions nord-occidentales, tandis que les seconds seraient originaires de territoires plus orientaux. Ce qui semble assuré, ce sont les mouvements et les raids de populations du Nord vers différentes régions et lieux emblématiques, en particulier pour deux d'entre eux: en 390 av. J.-C. (ou 386 av. J.-C. selon les sources), le sac de Rome sous la conduite du légendaire Brennus (chef des Sénons du sud-est de la région parisienne, entre Yonne et Seine-et-Marne), sauvée de justesse par le réveil des oies du Capitole, fut suivi de l'implantation de populations dans la plaine padane, future Gaule cisalpine ; en 279 av. J.-C., des «Galates» venus de régions septentrionales opèrent un raid sur le sanctuaire d'Apollon de Delphes et s'implantent en Asie Mineure. Ces épisodes violents ont été valorisés dans les sources antiques car ils créèrent surprise et traumatisme.

L'archéologie, elle, atteste des échanges réguliers entre la Méditerranée et les régions nord-alpines depuis des siècles.

Documents sauvegardés

La documentation matérielle invite à proposer une croissance démographique précisément à ce moment des IV^e-II^e siècles av. J.-C., avec de nouveaux modes de pratiques agricoles, un développement de l'outillage en fer, etc. Il est tentant de lire ici une pression démographique qui aurait incité les populations du Nord à chercher à s'implanter plus au sud, sur des terres riches qui ne leur étaient pas inconnues. Ou, plus simplement, il faut y voir un acte guerrier à un moment où, en Méditerranée comme dans des contrées septentrionales, il fallait affirmer sa prééminence dans un contexte belliqueux alors que Rome était lancée dans une vaste opération de colonisation et de guerres qui n'avait rien à envier à la Grèce.

Le début de l'histoire des Gaulois est classiquement placé au début du Ve siècle av. J.-C., ce qui correspond au début du second Âge du fer dans les chronologies. C'est un moment de rupture, que l'on a longtemps imaginé comme le résultat de la migration d'un noyau unique venu d'Europe orientale, dans le cadre d'un mouvement migratoire massif, le résultat d'une «expansion celte». Le modèle est aujourd'hui battu en brèche par les spécialistes de la «période laténienne» (du site éponyme en Suisse de La Tène, correspondant au second Âge du fer). Plusieurs aspects coexistent pour expliquer les mutations du début du Ve siècle av. J.-C.: des évolutions locales avec la remise en cause des équilibres sociaux, politiques, économiques préexistants (ceux du premier Âge du fer), des mouvements pluriels de populations qui contribuent à redessiner les territoires, des raids violents y compris de mercenaires en Méditerranée, qui restent marginaux à l'échelle de l'histoire européenne.

Les populations, sur un fond culturel commun, se sont, quoi qu'il en soit, rassemblées en peuples au fil de leur histoire, sans jamais constituer une «nation» dans le sens actuel. Ils se sont donné des noms dans des langues qui présentent des similitudes et des différences, sans être le fruit d'un mythique creuset unique. C'est donc le résultat d'un processus lent et multiforme, marqué par des transitions parfois plus fortes, comme l'histoire de l'humanité en connaît à plusieurs reprises, et qui invite à regarder ces «Gaulois» avant le début de La Tène et leur apparition nominative dans les écrits contemporains.

Avant les Gaulois

Remontons donc encore le temps. Il y eut des «pré-Gaulois» ou plutôt des «Celts anciens», c'est-à-dire des sociétés du premier Âge du fer qui ont un lien avec leurs descendants que l'on trouve associés au nom de «Celts». Depuis les années 1990 en particulier, s'est affirmée l'hypothèse que non seulement les populations de la période laténienne (et donc les «Gaulois») n'étaient pas le résultat d'une invasion massive, mais qu'il fallait au contraire intégrer des ancêtres directs dans la réflexion, que c'était l'organisation des hommes qui était en cause dans ces mutations, bien plus que l'arrivée en nombre de nouveaux venus.

La fin de l'Âge du bronze et le début de l'Âge du fer se situent entre la fin du IX^e et le courant du VIII^e siècle av. J.-C. selon les régions d'Europe. Ce changement de terminologie correspond à un ensemble de transformations et de nouveautés qui se combinent pour inaugurer une époque différente: un changement climatique assez brutal, entre 850

et 750 av. J.-C., entre le Subboréal chaud et le Subatlantique froid, qui modifie les pratiques agricoles et les modes d'habitat ; le développement de la métallurgie du fer, qui ne supprime pas celle des alliages cuivreux (dont les bronzes) mais crée de nouveaux équilibres économiques et de pouvoir dans les réseaux d'échanges ; un commerce renforcé avec le monde méditerranéen et l'affirmation de certaines pratiques comme celle du banquet, qui alimente le réseau des importations/exportations entre le nord et le sud de l'Europe ; l'émergence de certaines régions nord-alpines de l'Autriche actuelle (Hallstatt, site éponyme sur lequel se trouvent une mine de sel et des nécropoles importantes) au centre-ouest de la France actuelle ; l'organisation progressive de centres d'habitats - non exclusifs - de hauteur fortifiés (La Heuneburg en Allemagne a servi de modèle de référence à ces «résidences princières») qui sont associés à des sépultures très riches que l'on qualifie également de «princières» et où les importations méditerranéennes (grecques et étrusques) sont récurrentes.

Ce monde dynamique et ouvert se stabilise au VII^e siècle av. J.-C. et perdure jusqu'au début du Ve siècle av. J.-C. Il combine d'intenses échanges contrôlés par des élites politiques avec un monde agricole dominant la vie quotidienne du plus grand nombre. Les changements en Méditerranée comme dans le monde transalpin sembleront alors remettre en cause ce monde des «princes et princesses celtes». De nouveaux équilibres se dessineront, de nouveaux territoires s'affirmeront, comme la Champagne. Ce sera le début du second Âge du fer et le temps de mutations qui s'achèveront à leur tour par la conquête romaine au nord-ouest et des royaumes autonomes au nord-est ou au nord.

Documents sauvegardés

Dans ce cadre, quelques ensembles archéologiques tiennent une place exceptionnelle, y compris en ne retenant que le seul territoire de la Gaule. Il s'agit en particulier de tombes qui incarnent en quelque sorte les traits des élites qui gouvernent alors et où l'on retrouve tous les attributs de la richesse et les mobiliers symboliques de ces échanges avec la Méditerranée.

Durant l'hiver 1953, l'un des tumulus (tombes sous terre) situés au pied du mont Lassois, sur la commune de Vix (Bourgogne), très arasé, livra les vestiges d'une tombe exceptionnelle, datable de la fin du VI^e siècle av. J.-C. Dans la chambre funéraire, coffrée de bois, de presque 3 m de côté, reposait une femme qui avait été allongée sur la caisse d'un char à quatre roues de bois et de métal, tandis que les roues avaient été rassemblées contre l'une des parois. La défunte était richement parée et elle portait en particulier un torque en or, une pièce unique qui a soulevé de nombreux débats. Dans un angle, un cratère d'importation grecque constituait l'une des pièces maîtresses du service à boire, complété par des coupes attiques à figures noires et d'autres pièces métalliques. La fouille de l'ensemble sépulcral a été reprise en septembre 2019 pour des investigations bénéficiant de méthodologies contemporaines.

Le fait qu'il s'agisse d'une femme avait étonné il y a un demi-siècle, en particulier car les premières tombes riches de l'Âge du fer (Chavéria dans le Jura, Saint-Romain-de-Jalionas dans l'Isère) sont des tombes masculines à épée, selon un modèle répandu dans le monde hallstattien et qui trouve des échos au moment de l'apparition de l'épée en Europe à l'Âge du bronze. Depuis, l'étude d'autres sépultures riches de cette

époque souligne que les femmes pouvaient tenir un rang important dans ces sociétés dites «hallstattiennes» de la fin du premier Âge du fer. Ce n'est pas toujours le cas et il semble bien que cette place prééminente leur échappe plus systématiquement au début du second Âge du fer.

En 2015, une tombe somptueuse du tout début du Ve siècle av. J.-C. fut mise au jour en haute vallée de la Seine à Lavau (Aube). La riche chambre funéraire de l'Âge du fer était intégrée dans un complexe plus vaste inauguré au XI^e siècle av. J.-C. et qui souligne une continuité d'occupation. Le défunt était un homme, inhumé sur un char à deux roues, accompagné d'un mobilier exceptionnel: un torque en or lui aussi unique, des perles d'ambre, des mobiliers liés au banquet dont un chaudron métallique dont les bords étaient ornés de figures de lions tirant la langue et les anses de têtes du dieu grec Acheloos. Des matières organiques de différentes natures étaient conservées, aujourd'hui en cours d'étude comme le reste des vestiges de la tombe. Cette découverte complète de manière remarquable les autres ensembles de cette époque.

Au nom du Gaulois...

Les «Celts» et les «Gaulois» occupent une place particulière: ils sont les premiers noms de populations ne pratiquant pas l'écrit qui prennent place dans les récits des auteurs méditerranéens grecs et latins. À ce titre, ils sont entrés de manière précoce dans l'histoire européenne alors que leurs ancêtres directs ou très lointains restaient dans l'anonymat, mais avec un regard indirect, celui de ceux qui les décrivaient et non le leur propre. On a parfois associé à ce phénomène une terminologie et une

période, celle de la «Protohistoire», plaçant ces populations aux portes de l'histoire et non pleinement intégrées à celle-ci, restreinte aux seules sociétés de l'écrit. Les périodisations sont toujours des sortes de «boîtes» créées par les historiens, commodités et imparfaites, dans lesquelles on tente de faire rentrer l'histoire subtile des hommes. Parce que des sociétés ne sauraient être définies par ce qu'elles n'ont pas - l'écriture - et parce que la recherche a livré de riches résultats sur ces temps anciens, ce mot de «Protohistoire» recouvre désormais une définition bien plus complexe et désigne une période qui débute avec le Néolithique et les premières sociétés agricoles, au VI^e millénaire avant notre ère environ pour l'Europe.

Il est certain que le fait que ces peuples aient été connus par leur nom grâce aux textes a joué un rôle et a conditionné à la fois la recherche et la vision qu'on a pu avoir d'eux. L'identité des Gaulois a longtemps été construite de manière quasi exclusive à l'aide des références antiques, grecques et latines, le travail de terrain n'intervenant que tardivement et comme moyen de vérification. L'archéologie, plus mûre, plus sûre d'elle-même et de ses capacités, a entièrement redessiné l'image des Gaulois et réécrit leur histoire. On préfère aujourd'hui inscrire ces peuples qui finirent par tomber sous le joug de Rome dans une longue durée, ce qui brouille les schémas explicatifs faciles mais trop réducteurs, et permet d'introduire de la nuance, des subtilités et d'approcher sans doute une vérité plus fine.

La construction de l'histoire des «Gaulois» a laissé des traces dans la société française actuelle. Les Français, quelque peu contradictoires, ont adopté l'idée d'avoir été «civilisés» par les Ro-

Documents sauvegardés

maines mais ils conservent un attachement symbolique à ces Gaulois qui prend des formes bien différentes. Ils n'hésitent pas à entretenir le mythe, «leur» héros rédempteur, et à promouvoir les traits que les auteurs antiques leur ont attribués, et s'en amusent. L'engouement se lit jusque dans le paysage urbain actuel au travers de la consécration d'une «rue des Gaulois» ou d'une «place Vercingétorix» dans des villes parfois bien éloignées de la Bourgogne ou de l'Auvergne...

Cette contribution est un hommage à Marie-Claude Brossollet, figure emblématique de la «maison» Belin, disparue le 19 avril 2019.

Les Gaulois, de la légende à l'histoire, 132 pages, 8,90€, disponible sur le Figaro Store.

» Amateurs d'Histoire? Rejoignez le Club Histoire du Figaro , réservé aux abonnés Premium, pour échanger entre passionnés.

Voir aussi :

Note(s) :

Mise à jour : 2020-03-27 17:39 UTC
+01:00

Documents sauvegardés



© 2020 L'Histoire - Les Collections. Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

news-20200701-SHJ-8803001

Nom de la source

L'Histoire - Collections

Mercredi 1 juillet 2020

Type de source

Presse • Magazines et revues

L'Histoire - Collections • no. 88

• p. 30

Périodicité

Bimestriel ou trimestriel

• 1143 mots

Couverture géographique

Internationale

Vitalité démographique

Provenance

France



Page 30

Qui étaient les premiers Français ?

Par JEAN-PAUL DEMOULE

Venus d'Afrique, les premiers « Français » sont arrivés au fil de plusieurs vagues : *Homo erectus* d'abord, il y a plus de 1 million d'années, puis *Homo sapiens*, il y a 40 000 ans. Avec l'arrivée des agriculteurs du Proche-Orient, il y a 8 000 ans, se produit le premier boom démographique.

Les premiers « Français » et « Françaises » furent assurément des immigrés, et à plusieurs reprises. En effet, les formes humaines successives, comme on le sait, ne sont apparues qu'en Afrique, les plus anciennes remontant à quelque 7 millions d'années. Loin d'être la longue file indienne partout illustrée, qui commence avec un singe accroupi et se termine par un homme blanc et barbu, une lance à la main, l'histoire humaine n'a été qu'un buissonnement constant d'espèces évoluant en parallèle tout en se métissant. Nos connaissances progressent d'ailleurs en permanence, l'immense continent africain restant encore en grande partie inexploré, et parfois difficile d'accès pour des raisons géopolitiques.

Il y a 2 millions d'années, certains *Homo erectus*, une espèce qui taille les premiers outils réguliers et symétriques et maîtrise le feu, ont commencé à s'éloigner progressivement, génération après génération, de l'Afrique, pour se diriger d'abord vers l'est et se répandre dans toute la moitié sud de l'Asie,

jusqu'à atteindre l'Indonésie. D'autres tentèrent cependant l'aventure vers l'ouest, et sont signalés il y a un peu plus de 1 million d'années dans la grotte Kozarnika en Bulgarie, à Apricena dans les Pouilles, à Atapuerca près de Burgos, et enfin dans le sud de la France, à Lézignan-la-Cèbe près de Béziers. Ce dernier site n'a cependant pas livré de restes humains, mais seulement des outils. C'est aussi, en France, le cas d'autres sites un peu plus récents, comme au Pont-de-Lavaud à Éguzon-Chantôme (Indre), dans la grotte du Vallonnet (Alpes-Maritimes) ou à Soleihac en Haute-Loire. Les restes humains les plus anciens trouvés en France ne datent en fait que de 500 000 ans : ce sont deux modestes dents, l'une provenant de la grotte de Vergranne dans le Doubs, l'autre de celle de Tautavel, dans les Pyrénées-Orientales. On appelle Acheuléen, du nom d'un site de la banlieue d'Amiens, la culture matérielle accompagnant ces *Erectus* « français » et présente, de manière dispersée, sur tout le territoire.

Le site de Tautavel a livré aussi des restes plus récents d'environ cent mille

ans, qui témoignent de l'évolution sur place d' *Homo erectus*, laquelle débouche, il y a quelque 300 000 ans, sur l'homme de Neandertal, beaucoup mieux connu. Les Néandertaliens sont les premiers à creuser des tombes et à porter des parures, avec une capacité cérébrale très semblable à la nôtre. On nomme Moustérien, du nom d'une grotte de Dordogne, leur culture matérielle, à l'outillage déjà plus complexe et varié.

L'ARRIVÉE DES « SAPIENS »

Cependant, en Afrique, les *Erectus* restés sur place continuaient eux aussi à évoluer, au gré de la sélection naturelle, qui tend à favoriser les capacités psychomotrices plus complexes, même si l'existence d'un plus gros cerveau, avec sa « part obscure » inconsciente, n'est pas sans inconvénients. De ces *Erectus* émergent peu à peu, également à partir de 300 000 ans et de manière toujours buissonnante, une nouvelle espèce, *Homo sapiens*, c'est-à-dire vous et moi. A nouveau, certains, sans doute plus curieux que d'autres, quittèrent insensiblement l'Afrique pour parvenir jusqu'en Australie vers 60 000 ans, tandis que



Documents sauvegardés

d'autres atteignaient l'Europe, et donc la France, il y a environ 40 000 ans. Ils se croisèrent avec des Néandertaliens, dont nous portons en nous quelques gènes, avant que ces derniers ne s'évanouissent peu à peu.

Entre 40000 et 10000 avant notre ère, pendant la dernière période glaciaire, s'épanouit donc la civilisation dite du Paléolithique supérieur, marquée, entre autres, par les fameuses grottes peintes, de Chauvet à Lascaux, oeuvre d'humains identiques à nous. Mais, il y a 12 000 ans, le climat se réchauffe progressivement, pour déboucher sur le climat présent. L'Europe glaciaire se couvre de forêts, les animaux liés au froid, rennes et mammoths, remontent vers le nord. Et en plusieurs régions du monde, mais pas en Europe, certains chasseurs-cueilleurs commencent à domestiquer des animaux et des plantes, ce qu'on appelle le Néolithique. La sécurité alimentaire et la sédentarité ainsi apportées font exploser la démographie humaine, qui va passer en dix mille ans de 1 ou 2 millions d'individus aux 7 milliards actuels.

Au Proche-Orient, l'un de ces foyers d'agriculture, le trop-plein d'humains se déverse lentement tout autour, vers l'Afrique du Nord, l'Asie méridionale, mais aussi la péninsule balkanique. De cette dernière région deux courants poursuivent leur route vers l'ouest. L'un longe les côtes méditerranéennes pour atteindre le territoire français vers 5800 avant notre ère, l'autre remonte le bassin du Danube pour franchir le Rhin vers 5200 avant notre ère. Tous deux se rejoignent donc et se mêlent dans ce qui est aussi l'ultime péninsule eurasiatique, face à l'Atlantique, obstacle infranchissable pour longtemps. Ces agriculteurs proche-orientaux apportent avec eux

boeufs, porcs, moutons et chèvres, ainsi que le blé et l'orge. Ils vivent, au moins dans la moitié nord de la France, dans de longues maisons rectangulaires de bois et de terre, un mode de vie qui se poursuivra presque inchangé dans nos campagnes jusqu'au début du XXe siècle, si ce n'est l'invention de la métallurgie du fer dans les derniers siècles avant notre ère.

La société, toujours en augmentation, commence à se différencier, des inégalités croissantes sont perceptibles dans le domaine funéraire, tels les grands monuments mégalithiques des rives de l'Atlantique. Des tensions se manifestent aussi entre ces communautés territorialisées, dont les villages se fortifient et où les pratiques guerrières se multiplient, tandis que les milieux moins favorables sont colonisés, tels les bords marécageux des lacs des Alpes et du Jura, où l'on plante des maisons sur pilotis.

L'image se brouille au cours du IIIe millénaire, quand deux courants paraissent traverser l'Europe occidentale et se mêler, l'un venu du nord-est, dit « de la céramique cordée », l'autre, venu du sud-ouest, dit « campaniforme ». A partir du IIe millénaire commence l'Age du bronze et semblent se constituer de grands ensembles ethniques, dont certains pourront être nommés dans l'Antiquité, grâce aux écrits des Grecs et des Romains. Le territoire français est alors occupé par une population qui s'étend de l'Atlantique à la Bohême, et que l'on identifie aux Celtes (*Keltoi*, dans leur nom grec) ou aux Gaulois (*Galli*, dans leur nom latin).

Encadré(s) :

L'AUTEUR

Archéologue et préhistorien, **Jean-Paul Demoule** est professeur émérite à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Il a notamment publié *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé* (Robert Laffont, 2012, rééd. Gallimard, « Folio histoire », 2013).

DATES CLÉS

1,2 million d'années avant notre ère
Premières traces en France d' *Homo erectus* , apparu il y a 2 millions d'années en Afrique. Culture acheuléenne, Paléolithique inférieur.

- **300000** Son descendant, Neandertal. Culture moustérienne.

- **40000** *Homo sapiens* atteint la France l Paléolithique supérieur.

- **5800** Installation de sociétés d'agriculteurs venus du Proche-Orient.

- **2200** Début de l'Age du bronze.

Documents sauvegardés



© 2014 L'Histoire. Tous droits réservés.
Le présent document est protégé par les lois
et conventions internationales sur le droit
d'auteur et son utilisation est régie par ces
lois et conventions.

news-20141201-SHI-40609102

Nom de la source	Lundi 1 décembre 2014
L'Histoire	L'Histoire • no. 406
Type de source	
Presse • Magazines et revues	• p. 91
Périodicité	• 339 mots
Mensuel ou bimensuel	
Couverture géographique	
Internationale	
Provenance	
France	

INTROUVABLES Celtes

Maurice Sartre

Qui étaient les Celtes ? Quelle réalité se cache derrière la celtitude ?

Les rares auteurs anciens qui mentionnent les Celtes et leur pays (*Keltikon*) peinent à les localiser (à l'ouest du Rhône, entre Pyrénées et Loire, ou Seine ?) et à les décrire avec précision : un peuple qui migre volontiers, accueillant et ouvert aux influences des Grecs. Mais, déjà au temps de César, le nom n'apparaît plus que de façon évanescence. Serait-ce donc un mirage ? Mieux, un mythe, dont Jean-Louis Brunaux, avec le talent qui nous a enchanté dans ses travaux sur les druides, les Gaulois ou Alésia, démonte patiemment les fils.

Oubliés pendant quinze siècles, les Celtes réapparaissent lentement à partir de la Renaissance, dans les milieux savants, en marge de l'âpre conflit que se livrent Gaulois et Francs pour obtenir le titre d'ancêtres nationaux des Français. Mais c'est surtout à partir du XVIII^e siècle que le mythe prend forme. Appuyé sur les théories fumeuses de pseudo-savants (l'abbé Pezron) bientôt rejoints par d'authentiques (Antoine Meillet), on invente la notion de langues celtiques (gaélique, breton, scots) et, à partir de là, tout s'enchaîne : des peuples parents par la langue ne devaient-ils pas aussi

partager le costume, la danse, les légendes ? Ce qu'une nuée de « spécialistes » s'empresse de mettre en évidence : comment ne pas trouver des parentés entre des peuples qui voisaient depuis si longtemps ? La "*celtitude*" prend donc forme, rejetée toujours plus à l'ouest, l'Irlande en constituant *in fine* le cœur, avant que, avec les secours d'une archéologie largement idéologisée, on en revienne à un vaste *Keltikon* couvrant toute l'Europe de l'Ouest et une partie de l'Est. La généalogie mythique des peuples dont les nations sont friandes triomphe. Jusqu'à ce que se dressent contre cette construction idéologique des historiens, des linguistes, des archéologues, qui renvoient la "*celtitude*" à ce qu'elle est, une tradition d'à peine trois siècles, fondée sur un imaginaire sans base historique. Démonstration brillante, passionnante, et qui n'a pas fini de désespérer Concarneau !

LES CELTES. HISTOIRE D'UN MYTHE par Jean-Louis Brunaux, Belin, 2014, 352 p., 23 E.



Documents sauvegardés



© 2018 L'Histoire. Tous droits réservés.
Le présent document est protégé par les lois
et conventions internationales sur le droit
d'auteur et son utilisation est régie par ces
lois et conventions.

news:20180301-SHI-44507601

Nom de la source	Jeudi 1 mars 2018
L'Histoire	L'Histoire • no. 445
Type de source	
Presse • Magazines et revues	• p. 76
Périodicité	• 1077 mots
Mensuel ou bimensuel	
Couverture géographique	
Internationale	
Provenance	
France	



Page 76

Pourquoi Vercingétorix a perdu

Par Maurice Sartre*

En suivant les pas du chef arverne Vercingétorix, Jean-Louis Brunaux invite à une nouvelle lecture de l'histoire de la civilisation gauloise. Une civilisation moderne, ouverte sur le monde et dotée de valeurs politiques et religieuses fortes.

Vercingétorix Jean-Louis Brunaux Gallimard, 2018, 336 p., 22 E.

Il y a bien longtemps que l'on a rasé la moustache et taillé les cheveux de Vercingétorix, notre héros national. Christian Goudineau y avait contribué de façon magistrale en 2001 (*Le Dossier Vercingétorix*, Arles, Actes Sud-Errance) et la nouvelle biographie que lui consacre Jean-Louis Brunaux vient ciseler une image que la relecture des textes et la confrontation avec les données de l'archéologie précisent chaque jour davantage.

La biographie d'un héros de l'Antiquité manquera toujours de ces sources strictement personnelles, qui abondent aux époques récentes. Vercingétorix a longtemps souffert de ne nous être connu que par ce qu'en dit son ennemi le plus acharné et il fallait le talent de Jean-Louis Brunaux pour déjouer les pièges de César. Pas ses mensonges, non, car il ne ment pas, mais son art du flou en matière de chronologie, ses silences ou quasi-silences. Le résultat est passion-

nant et c'est une Gaule bien différente des images anciennes qui nous apparaît. Ceux qui ont lu les excellents livres de l'auteur sur les druides, les Celtes ou Alésia (*Les Druides*, Seuil, 2006) *Alésia*, 27 septembre 52 av. J.-C., Gallimard) *Les Celtes. Histoire d'un mythe*, Belin, 2014) ne seront pas dépayés, mais, pour les autres, ce sera sans doute une occasion de découvrir enfin cette Gaule dite « chevelue », en un mot « barbare », dont l'auteur souligne combien elle est moderne, ouverte sur le monde, pétrie d'influences méditerranéennes, à la fois grecques et romaines.

Issu de la plus haute aristocratie arverne - son père Celtill n'a pas introduit par hasard du *rix*, « roi », dans son nom -, le jeune homme, né en 82 av. J.-C., connaît parfaitement son futur adversaire. Il le connaît d'autant mieux qu'il l'a fréquenté pendant trois ans, comme otage fourni par son peuple, selon une coutume à laquelle les Gaulois se sont largement pliés. Combattant avec lui, suivant au jour le jour à la fois ses décisions politiques et sa stratégie militaire, Vercingétorix a beaucoup appris de César. Jean-

Louis Brunaux montre aussi bien comment le maître, sans le dire, rend souvent hommage à l'élève, y compris lorsqu'il en fait les frais, comme dans l'attaque ratée de Gergovie.

Mais, au fur et à mesure que progresse le récit et que Vercingétorix prend l'ascendant au sein des peuples gaulois, le biographe resserre la focale, et place son héros au centre même de la vie politique et militaire de la Gaule. Car, pour l'auteur, la Gaule n'est pas une invention de César, elle existe bien avant lui et possède ses institutions politiques communes. Certes, on est bien loin de l'État-nation, mais la soixantaine de peuples qui, du Sud-Ouest aquitain aux bouches du Rhin et de la Meuse, se reconnaissent une parenté, partagent depuis longtemps des valeurs politiques et religieuses. On ne peut ici revenir sur le rôle majeur des druides, mais les lecteurs découvriront avec étonnement l'importance des institutions politiques dans cette Gaule prétendument éclatée.

Deux peuples exercent un ascendant incontestable : les Éduens dans la vallée de la Saône et les Arvernes au cœur du



Documents sauvegardés

Massif central, chacun pouvant se prévaloir d'une clientèle étendue chez d'autres peuples. Ni les uns ni les autres ne manifestent au départ une animosité marquée envers Rome. Mais les uns et les autres sont divisés et, lorsque Vercingétorix propose que les institutions politiques fonctionnent hors de l'autorité de Rome, il trouve sans peine des alliés au sein du camp des Éduens : c'est à Bibracte, leur capitale, qu'il est élu unanimement chef des peuples gaulois ! Commence alors cette aventure qui devrait conduire à recouvrer la pleine indépendance que César a confisquée dans les six années précédentes, au cours de la lutte contre les Germains d'Arrioviste puis contre les Helvètes. L'intelligence militaire autant que politique du jeune chef arverne - il a été à bonne école - fait merveille. Il réussit des tours de force qui surprennent César lui-même : faire basculer tous les peuples gaulois, y compris les plus fidèles alliés de Rome, faire décréter une mobilisation quasi générale, empêcher la prise de Gergovie, et amener l'armée romaine là où lui, Vercingétorix, a jugé utile de la conduire.

Pour qui connaît la fin de l'histoire, il est facile de pointer des erreurs, mais, Jean-Louis Brunaux le montre à merveille, par trois fois les Gaulois enfermés dans la ville manquent de peu le succès. Et l'auteur de se poser la question essentielle : pourquoi ? La réponse fuse, inévitable : César n'avait pas les moyens militaires de l'emporter face à l'armée gauloise de secours, les 250 000 hommes qui, ensemble, pouvaient briser l'étau. Mais il avait ses espions, il avait ses agents qui n'ont cessé d'agir en souterrain et d'acheter les complicités. Comment expliquer autrement l'inaction d'une partie importante de l'armée de secours ? Oui, les Éduens ont bien trahi,

et les efforts des Atrébates et des Morins pour poursuivre la lutte se sont vite révélés vains. Le sacrifice du chef, jugé et condamné sur place, mettait un terme à une aventure où rien n'était écrit d'avance. Vercingétorix a survécu six années, avant de subir l'humiliation du triomphe suivie de l'exécution au Tullianum, et l'historien a sûrement raison d'imaginer César et son prisonnier échangeant le soir, sous la tente, souvenirs et analyses. Les *Commentaires sur la guerre des Gaules* que compose alors César en portent la marque.

Mais on aimerait aller plus loin, et savoir quelle leçon en a tirée César. Est-ce parce que sa victoire le remplissait d'assurance que, moins de cinq ans après Alésia, il se laissait piéger dans Alexandrie et ne devait son salut qu'à ses talents de nageur et à une forte armée de secours ? Vercingétorix, qu'il avait laissé sous bonne garde en Italie, a-t-il alors espéré la défaite de son ancien adversaire ? Au triomphe de juin 46 av. J.-C., où César célébrait ses victoires en Gaule, dans le Pont, en Égypte et en Afrique, tandis qu'Arsinoé d'Égypte et Juba de Maurétanie émouvaient la foule l'une par sa beauté, l'autre par son jeune âge (il n'a que 5 ans), le peuple de Rome tremblait encore devant le seul adversaire qui avait failli l'emporter, Vercingétorix l'Arverne, le chef élu de tous les peuples de la Gaule. Magistral.

Note(s) :

* *Professeur émérite à l'université de Tours*

Vercingétorix Jean-Louis Brunaux
Gallimard, 2018, 336 p., 22 E.